



Cerisy, décembre 2012

Chère Amie, cher Ami de Cerisy,

Voici, comme chaque année, puisque vous nous faites le plaisir d'être membre de l'Association des Amis de Pontigny-Cerisy, quelques nouvelles des **publications** et des **colloques de l'année 2012**, auxquelles, à la fin, s'ajoutent d'**autres informations**.

Notre **programme 2013** étant, pour sa part, en cours d'installation sur notre **site internet** (<http://www.ccic-cerisy.asso.fr>), il est possible de le consulter d'ores et déjà.

S'agissant des **publications**, ce sont deux bonnes nouvelles que je puis vous fournir.

L'une, c'est la deuxième salve de la collection **CERISY ARCHIVES** aux éditions Hermann, dont je vous ai annoncé l'année dernière le lancement. Voici, avec, entre parenthèses, les dates de la première édition, les titres des ouvrages repris dans cette nouvelle série : *L'Histoire et ses interprétations: autour d'A. Toynbee* (1961), *Le Temps* (1967), *L'Art et la psychanalyse* (1968), *Le Surréalisme* (1968), *Le centenaire du Capital* (1969), *La Paralittérature* (1970), *L'Enseignement de la littérature* (1971), *Art et science: de la créativité* (1972), *Psychanalyse des arts de l'image* (1981), *Problèmes actuels de la lecture* (1982), *Temps et Devenir: autour d'I. Prigogine* (1988).

L'autre, c'est la liste des **ouvrages parus** depuis décembre dernier, soit **19 volumes** : *L'Art de très près* (PU de Rennes), *L'atelier de Louis Guilloux* (PU de Rennes), *Donner lieu au monde* (Donner Lieu), *Présence d'André du Bouchet* (Hermann), *Guillevic maintenant* (Honoré Champion), *L'inconscient et ses musiques* (Revue *Insistances* 5-6), *Les procès de Jeanne d'Arc* (PU de Caen), *Victor Klemperer* (CNRS Editions), *Lieux et liens I et II* (L'Harmattan), *Bande dessinée et totalitarisme* (Georg), *Une Normandie sensible: regards croisés de géographes et de plasticiens* (PU de Caen), *Persistances gothiques dans la littérature et les arts de l'image* (Brageionne), *Les projets de l'abbé Castel de Saint-Pierre* (PU de Caen), *Romanciers minimalistes* (Presses Sorbonne Nouvelle), *James Sacré* (Revue *L'étrangère*), *Les Socialismes* (Le Bord de l'eau), *Lectures contemporaines de Spinoza* (PUPS), *Les Universités populaires* (Autrement).

Quant à **notre saison 2012**, voici, tenant compte largement de l'opinion des responsables, un aperçu des **vingt-trois rencontres** accueillies qui, faisant la part belle à la littérature et à la philosophie, mais aussi à la prospective, ont connu parfois une forte affluence et donné lieu, en général, à des discussions bien animées. Cependant, si cette année presque autant de personnes que l'an dernier sont venues à Cerisy, il nous faut déplorer une durée plus courte des séjours, sans doute en raison de la crise et des moindres financements additionnels.

Pendant la dernière semaine de mai, se sont réunis, pour des échanges très intenses autour des **Questions de la transplantation**, les spécialistes venant de plusieurs disciplines. Chaque participant témoignant de sa propre expérience a fourni un éclairage original. L'un parla des greffes de visages, l'autre des greffes de textes, une autre des greffes spectaculaires qu'elle demande à son corps de recevoir. Mais, outre les échanges eux-mêmes, qui semblent avoir satisfait la plupart des colloquants, ce sont à d'autres greffes, aussi, que l'on s'est montré attentifs : celle du magnolia au fond du jardin potager (autogreffant les segments de son tronc), et, non moins, sur un tout autre plan, comme s'il s'était agi d'un lieu d'utopie, celles d'hommes et de femmes issus d'horizons divers, plusieurs regrettant de n'être point venus plus tôt ou d'être obligés de partir déjà.

La rencontre de prospective qui prit la suite, **Le génie de la marche**, a su composer, avec les conférences-débats, les ateliers de design et les expériences artistiques, un ensemble permettant d'explorer, en toute variété, la richesse de ce geste immémorial. Ainsi a été mis en lumière ce mouvement qui, mettant le corps en acte, laisse mieux voir les alentours et fait ressentir les moindres déclivités du sol. Ainsi a été étudié son rôle dans la ville où il concourt, avec les réseaux de transports en commun, à une mobilité complexe favorisant les rencontres. Ainsi sont apparus les avantages de la marche "pieds nus" et, aussi, ceux de la randonnée (à laquelle les entreprises d'équipements sportifs vouent des soins techniques tout spéciaux). Ainsi ont été entrevus son importance pour les diverses fonctions cérébrales, et l'intérêt que la robotique lui accorde. Ainsi a été mentionné, à l'inverse, à quel point la marche, qu'elle soit "paysanne" ou "insulaire", demeure, pour une large part de l'humanité, une harassante contrainte. Et, même si de fortes vagues ont empêché que s'accomplisse le "longe-côte" prévu, toutes ces réflexions ont su laisser une place à des exercices de toutes sortes, dont une promenade avec les habitants du canton au cours de laquelle, aux environs, un parcours a été nommé, un peu étrangement, "le chemin du monde comme il vient, et d'ailleurs la nuit".

Ce sont d'autres sujets qui ont été traités par les deux colloques suivants, tenus en parallèle.

Avec l'un, intitulé **Robert Misrahi: pour une éthique de la joie**, il s'est agi d'accomplir, afin qu'en paraisse la fécondité, un véritable itinéraire dans une œuvre insuffisamment reconnue. Ce travail a réuni une grande variété de contributeurs parmi lesquels des "hommes de pensée" (philosophes, psychologues, juristes), des "hommes de terrain" (venant de l'entreprise ou du secteur coopératif), mais aussi des artistes (un musicien, des photographes, des poètes). Pour lors ont pu se produire des rencontres d'une grande convivialité et être lancés divers projets (réédition d'ouvrages épuisés, création d'un Centre d'Etudes autour du philosophe). Cet ensemble a été enrichi, durant les soirées, par trois documentaires, et, sur toute la semaine, par la présence, au sens fort, d'un homme qui a le sens de l'être-là, de l'ici et du maintenant, de la relation intense.

Avec l'autre colloque, ayant pour thème **Roussel: hier, aujourd'hui**, ont réfléchi ensemble des participants venus de plusieurs pays (du Canada au Japon en passant par l'Europe) et travaillant dans plusieurs disciplines (des scientifiques et des artistes s'étant joints à des spécialistes de littérature). Ce qui est notamment apparu, c'est à quel point les textes de Roussel permettent que l'on repense à des questions aussi fondamentales que la linéarité du signifiant, les contradictions entre la logique du procédé et la vanité de l'*ego*, les limites du théâtre, la place des contraintes dans l'histoire littéraire, la transposition, la remédiatisation par le numérique. Cette rencontre, où le "Mythe Roussel" (l'excentrique, le fou littéraire, le décadent) a été maintenu à l'écart, et qui a permis que se retrouvent à l'œuvre la philosophie, la sémiotique, la linguistique, les arts plastiques, l'hypertexte, a favorisé une chaleureuse relance de la critique roussellienne.

C'est sous le titre **L'Emile vu d'aujourd'hui** qu'a été organisé, ensuite, à l'occasion du tricentenaire de la naissance de Rousseau et du deux cent cinquantième anniversaire de la parution du livre, la gageure de consacrer, puisque les thèses de Rousseau sur l'éducation restent au cœur des

questions pédagogiques et suscitent toujours d'après débats, une semaine entière à un seul ouvrage. Ainsi, l'œuvre fut analysée, et dans ses problématiques internes, et dans le contexte du XVIII<sup>e</sup> siècle, et dans ses répercussions aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup>. La qualité de cette rencontre vint de la présence, non seulement de spécialistes internationalement reconnus, mais aussi des nombreuses interventions dans les débats. À quoi s'ajoutent l'agrément d'avoir vécu ensemble dans des conditions qui dépassent probablement celles que le philosophe a dû rencontrer aux Charmettes, à Montmorency ou à Ermenonville, et l'assurance d'une publication qui prolongera les travaux.

Avec, les jours suivants, le colloque très couru **Swann, le centenaire** (troisième rencontre cerisyenne consacrée à Proust), tenu à l'occasion du prochain centenaire de la publication de *Du côté de chez Swann*, et avec le concours de contributeurs comme d'auditeurs issus de nombreux pays (France et Japon certes puisque l'organisation devait au "pays du soleil levant", mais aussi Allemagne, Angleterre, Belgique, Corée, Etats-Unis, Italie, Norvège, Turquie), il s'est agi de réfléchir, toutes générations confondues, sur le contexte intellectuel et historique de cette création. Les analyses génétiques, intertextuelles, culturelles et sociologiques se sont complétées pour cerner un livre auquel la critique récente semble avoir préféré le "roman d'Albertine". Ainsi a été approfondie une complexité qui laisse encore ouverts tous les possibles romanesques, dans une ambiance attentive, chaleureuse et décontractée qu'ont favorisé des promenades vespérales, des projections de films ainsi qu'une visite à Bayeux avec les "lowryens".

En parallèle, donc, la rencontre **Malcolm Lowry, encore**, a réuni, avec une moindre assistance mais en grande assiduité, des universitaires venus d'horizons proches ou lointains. Les échanges, surtout en français, mais aussi en anglais, ont porté sur les aspects les plus variés (le volcan qui surplombe l'eau n'a fait d'ombre, ni aux autres romans, ni aux nouvelles, ni aux scripts pour le cinéma, ni à un manuscrit récemment retrouvé) et selon diverses approches (linguistique, philosophie, psychanalyse, génétique) sachant ne pas perdre de vue le texte. Des musiciens sont venus présenter une création à partir de la poésie de Lowry. Au fil des conférences et débats, trois axes sont apparus : une "mystique du réel", l'effort incessant de nouer le corps et la langue, une mélancolie étrangement musicale. Les liens se sont renforcés avec les soirées animées par la voix et la guitare, par la visite de Bayeux avec les "proustiens", ainsi que par des promenades dans la campagne alentour.

Quant à la rencontre **Annie Ernaux: le temps et la mémoire**, la semaine suivante et bien que soumise à de froides averses, elle s'est déroulée dans la chaleureuse atmosphère de nombreux débats, autour du foyer entretenu par les... communications. Les "fondamentaux" des livres ont été observés à travers le prisme, entre autres, des sciences humaines et de la philosophie. On a insisté sur l'inscription de l'œuvre dans une histoire sociale et politique des humiliés, dans celle des femmes affirmant leur indépendance et celle des villes nouvelles imposant d'autres rapports. Mais on s'est intéressé aussi à l'écriture, à la langue, à l'image, ainsi que, savants ou populaires, aux intertextes dont l'œuvre se nourrit. Après chaque intervention, la romancière a pris la parole, non pour exercer un droit de contrôle, mais pour apporter de précieuses informations sur son métier d'écrivain. Les soirées ont proposé une adaptation théâtrale de *l'Événement* ainsi que la reprise, par l'auteur et les participants des deux colloques tenus simultanément, des chansons qui traversent ses divers livres.

En parallèle, **autour de François Rastier**, s'est déroulé le colloque intitulé **Textes, documents, œuvres** qui, loin de tout académisme, a permis qu'une quarantaine d'universitaires venus d'une quinzaine de pays différents, exposent des travaux en cours et des recherches à venir, tout en laissant place aux débats sur les "nouveaux observables", sur la méthodologie historique et comparative, sur l'épistémologie des sciences de la culture, et que François Rastier multiplie les interventions avisées. Trois axes peuvent se dégager de l'ensemble : la plurisémiotité des objets (presse, films, blogs, livrets d'opéra, récits de vie ou témoignage), la transversalité des disciplines

(syntaxe, sémantique, pragmatique, sémiotique, thèmes littéraires, philologie, phénoménologie, herméneutique), le rapprochement des penseurs (Averroès, Bakhtine, Ghazzali, Heidegger, Ricœur, Saussure, Schlegel, Troubetzkoy). Et tout cela n'a pas empêché que se réussissent, avec les participants du colloque Annie Ernaux, des soirées fort animées.

Ce sont deux autres colloques en parallèle qui ont pris la suite.

Le colloque consacré à **L'archi-politique de Gérard Granel** a favorisé la rencontre de philosophes français et étrangers (ceux-ci venus d'Italie, du Pérou et de Roumanie) appartenant à des générations différentes. Il a donné lieu à des communications riches et denses au cours desquelles ont été présentées des questions fort diverses (l'interprétation par Granel de Marx, sa tentative pour faire sortir la phénoménologie de son retrait, ses rapports compliqués avec Heidegger, sa "rencontre" avec Derrida), suivies par des *disputations* serrées et fructueuses. Une soirée a été consacrée aux dessins d'Alain Lestié et elle a fourni matière à de très intéressants échanges. Si le beau temps n'a pas été vraiment au rendez-vous, l'atmosphère a été chaleureuse et, selon de nombreux avis, les participants ont été séduits par la "magie du lieu".

En même temps, donc, s'est déroulée la rencontre **Cultures et autofictions**, au fil de laquelle le "concept" d'autofiction s'est montré pertinent pour approcher des œuvres aussi différentes que celles de Sarraute, Duras, Modiano ou Guibert. Au cours des conférences animées, des lectures d'auteurs, des jeux collectifs d'écriture et de théâtre, il fut évident (le "je" ne s'exprimant pas de la même manière selon les pays, les langues, les influences culturelles, selon les arts et les divers autres supports investis) que le "moi" n'est pas universel. Ainsi l'autofiction est une reconstruction, non seulement de soi (dépasser les croyances qui dépersonnalisent, détruire les murs de la tradition, de la famille), mais encore du monde socio-politique. Elle est l'écriture engagée d'un "moi" qui témoigne d'un être-dans-le-monde assumé dans sa fragmentation.

Pendant la semaine suivante, le colloque **Gaston Bachelard: science et poésie, une nouvelle éthique** entendait, pour le cinquantenaire de la disparition du philosophe et afin de rendre compte d'un persistant succès mondial, renouveler une lecture devenue un peu conventionnelle. De nouvelles générations de philosophes et de nombreux doctorants (originaires, entre autres, d'Amérique du Nord, du Sud, et même d'Extrême-Orient), ainsi qu'un large public ont, de façon convergente, souligné que les valeurs inhérentes au travail scientifique (éducation à la rationalité, importance de la cité scientifique) comme à la vie poétique (par l'expérience de la main et de l'écoute) dessinent une sagesse pratique, à la fois une et multiple, en phase avec les aspirations actuelles. Les soirées ont permis d'élargir l'esprit bachelardien par le cinéma, la poésie, la danse, renforçant de la sorte, typique des rencontres bachelardiennes, un plaisir partagé.

Les exposés et débats du colloque **Tolkien et les Inklings**, venu en parallèle, ont veillé à replacer Tolkien et les Inklings (Lewis, Barfield, Williams entre autres) dans un contexte historique et littéraire dont on a trop souvent tendance à les extraire pour en faire des auteurs "excentriques" alors que leur goût particulier pour le surnaturel et le merveilleux remonte au pré-romantisme anglais. S'est trouvé mis en évidence, sensible avec leur travail sur la langue, sur le mythe, sur la forme romanesque, leur ancrage dans une certaine modernité. Ont été examinés non seulement les récits les plus connus (dont *Le Seigneur des Anneaux*, *Le Hobbit* et *Narnia*), mais encore des textes plus rarement étudiés (poèmes arthuriens de Williams, correspondance de Lewis, nouvelles de Tolkien). À quoi se sont ajoutés, en tables rondes, les propos d'un éditeur et d'Adam Tolkien, le petit-fils, la parole de certaines associations de lecteurs. Une visite au Mont-saint-Michel avec le concours d'un remarquable conférencier, ainsi que les échanges cordiaux avec les bachelardiens, ont contribué à faire naître le vœu que de nouvelles explorations puissent avoir lieu, ultérieurement, à Cerisy.

Ce sont deux rencontres en parallèle, une fois encore, qui ont occupé les dix jours suivants.

En effet, c'est pendant toute une décade que, sur la question **Renouveau des jardins, clés d'un monde durable?**, une soixantaine de personnes exerçant différentes disciplines et professions (horticulteurs, paysagistes, architectes, designers, géographes, historiens, plasticiens, sociologues, auxquels se sont joints des amateurs passionnés et des habitants de la région), ont croisé leurs regards. Si la tonalité des échanges a été, dans l'ensemble, plutôt consensuelle, ceux-ci ont été parfois l'occasion de pointer certaines visions contrastées. Ainsi sont apparues les tensions dont les jardins peuvent être le théâtre, les formes renouvelées d'engagements collectifs dont ils peuvent être le site (guerillas jardinières, jardins partagés, réseaux pour agir à la fois localement et globalement). Ainsi a été confortée l'hypothèse initiale selon laquelle, par-delà leur diversité, notamment par les nouveaux rapports qu'ils instaurent au temps, à la nature, à l'économie, comme entre territoires urbains et ruraux, les jardins donnent, en période de crise, des clés pour un monde durable. A quoi s'est ajoutée la synthèse prospective en forme de "jardin idéal" accomplie par un groupe multidisciplinaire de jeunes "jardiniers du futur" sur la base de ce qu'ils ont chaque jour entendu ou vu lors de visites et de rencontres dans la Manche, tout en participant au programme artistico-scénographique, intitulé *Ceris' sur le gâteau*, qui a accompagné, outre un beau concert à la cathédrale de Coutances, ce qui, selon un sentiment partagé, semble avoir été pour beaucoup dix jours de pur bonheur.

Le **séminaire de Textique**, tenu chaque année depuis 1989, avait choisi le thème, cette fois, de **Pour un écrit publiable**. Il s'agissait, d'autant plus qu'un trio de volumes venait de paraître dans la collection nommée TEXTICA à l'enseigne de cette discipline, de réfléchir sur les façons dont un certain lectorat peut être satisfait, et de préparer, en apportant aux contributions un soin tout spécial, certains chapitres d'un ultérieur ouvrage collectif. Sous cet angle ont été approfondies certaines études précédemment engagées (comme celle d'une publicité pour une marque de billards ou celle d'un phylactère dans une célèbre BD) ou fournis des examens nouveaux (comme celui de certains surprenants contours ou celui des exigences de la présentation). A cette activité par laquelle la théorie s'affine et se complète, s'est ajouté, chaque jour, l'habituel atelier d'écriture appuyé, en l'occurrence, sur l'écrit d'un nouveau participant.

L'on attendait du colloque venu ensuite, consacré au **Moment du vivant**, non pas une thèse simple sur "le moment présent" où la question du vivant transforme, il est vrai, tous les problèmes dans tous les domaines, mais, avec les tensions et les solutions qu'ils appellent, leur approfondissement. Et c'est bien ce qui se produisit. Avec des liens, mais aussi des écarts entre les approches des biologistes et celles des philosophes. Avec une surprise, aussi, de voir la question de la maladie (celle d'Alzheimer en particulier) et de la mort marquer de leur empreinte tant d'exposés et même de soirées. Il faut noter également en éthique et en politique la tension entre pouvoir et créativité des usages du vivant, les lignes de fuites animales ainsi que le débat sur le "SkinBag" (extensions corporelles). Une lecture concert du *De natura rerum* fut le point majeur de ce moment du vivant qu'ont marqué l'intensité des communications comme les conversations joyeuses entre des participants actifs et passionnés.

Quant au colloque **André Gide et la réécriture**, ensuite, troisième rencontre que Cerisy a consacrée à cet écrivain, il se proposait de mesurer la portée de l'œuvre, en la considérant comme un carrefour de signes et d'influences qui appelle le lecteur moderne à un nouvel effort d'interprétation. C'est que Gide écrit en croisant les influences (classiques et étrangères), tout en récrivant des données personnelles dont il modifie progressivement le caractère inhibiteur. Ce sont ces aspects qui ont été étudiés par trois générations de chercheurs : certains ont suivi à la trace les éléments antiques, classiques ou symbolistes ; d'autres la façon dont ils sont détournés ; d'autres encore ont montré le travail de reprise d'une même œuvre ou celui de telle figure récurrente. Enfin l'examen de certains documents inédits a élargi le champ des investigations de telle sorte qu'il a

été permis d'apercevoir que si les études gidiennes sont aujourd'hui bien vivantes, c'est que Gide n'a pas fini de nous parler. Il faut noter également que, grâce au concours de la Fondation Catherine Gide, Jean-Pierre Prévost a pu présenter, dans les anciennes étables du château, son exposition *André Gide, un album de famille*.

Parallèlement, et dans la continuité d'une précédente rencontre sur la *proximité*, a été abordée, avec le colloque **Regarder l'œuvre d'art: l'imperfection**, la question complexe et novatrice de l'imperfection comme condition nécessaire à l'œuvre artistique. Résolument transdisciplinaire, elle a réuni des spécialistes d'histoire de l'art et d'esthétique, mais aussi de littérature, de cinéma, de théâtre et de musique, ainsi que des philosophes, des psychanalystes, des sociologues. Cependant, afin de prévenir l'écueil de la dispersion, le parti a été pris d'écarter l'opposition perfection/imperfection et d'approfondir plutôt l'idée d'une imperfection créatrice. Après une mise en perspective des études de cas (œuvres, itinéraires d'artistes, positions théoriques) engageant le croisement suggestif des points de vue, l'effort, grâce notamment à la présence de jeunes chercheurs, a porté sur les nouvelles technologies de l'image, la photographie et la musique contemporaine. Quant à la qualité des communications et l'acuité des discussions, elles semblent avoir satisfait les attentes sur un sujet qui n'avait, jusque-là, pas fait vraiment l'objet d'une réflexion d'ensemble.

Le colloque **La narrativité: racines, enjeux et ouvertures**, qui a pris la suite, a été spécialement attentif aux racines philosophiques, historiques, linguistiques, psychanalytiques se conjoignant pour saisir le passage d'une narrativité sensorielle et comportementale chez le bébé à une narrativité verbale chez l'enfant plus grand, puis chez l'adolescent et l'adulte. Ainsi, tenant compte de cette diversité épistémologique, il a été possible d'envisager les enjeux cliniques du concept de narrativité et d'en approfondir les ouvertures dans le champ des arts. Tout au long de la semaine, la place d'une narrativité inconsciente s'est progressivement déployée, et, l'ambiance ayant été amicale, stimulante, créative, chacun semble être reparti avec le sentiment d'avoir vécu quelques moments exceptionnels.

En parallèle, la rencontre **Jude Stéfan: le festoyant français** a multiplié les séances brillantes dont, particulièrement, une soirée de lectures par Christian Prigent, Yves di Manno, Etienne Faure, Tristan Hordé et le poète lui-même. De nombreux thèmes ont été abordés, ce qui devrait avoir permis de mieux comprendre une œuvre complexe, souvent déroutante, mais largement reconnue quant à son écriture novatrice, qu'il s'agisse du statut du corps dans la prose et la poésie, de la vision du temps, de la relation à la langue et aux formes, à l'Antiquité, à la langue anglaise, ou, encore, qu'il s'agisse du journal personnel et du genre épistolaire. Il faut signaler cependant que cet intéressant colloque a été assombri, une après-midi, par certains propos inconsidérés, mais que le poète lui-même, récusant tout antisémitisme et tout négationnisme, a eu l'heureuse inspiration, ensuite, de rétracter publiquement.

Quant au colloque **Les pluriels de Barbara Cassin** durant la semaine suivante, il s'était donné trois objectifs: d'une part, discuter une œuvre qui interroge, en philologie, en philosophie, en psychanalyse, et des Sophistes à Lacan, les pouvoirs de la langue; d'autre part, poursuivre, en s'appuyant sur le *Vocabulaire Européen des Philosophies* et avec ses actuels prolongements dans les mondes arabe, slave et anglo-saxon, une réflexion commune sur l'Europe, sur la pluralité de ses langues, sur la nécessité politique de la traduction; enfin, frayer des voies nouvelles pour agir en philosophie dans un monde élargi et uniformisé, celui de l'Internet et de la "globalisation". Le résultat, en présence de Barbara Cassin et avec le concours de conférenciers venus d'Argentine, de Belgique, du Brésil, de France bien sûr, mais également de Russie, de Tunisie et d'Ukraine s'est montré, puisque dense, joyeux, pluriel, à l'image d'une œuvre lue et discutée. Poésie et peinture (avec l'exposition *Voir Hélène en toute femme* de Matieu) se sont jointes aux textes critiques. Communications, tables-rondes, échanges intenses, ont permis un examen de la situation

philosophique, aujourd'hui, où il s'agit d'un "vrai" transformé en "plus vrai pour". Les soirées ont exploré les rapports entre philosophie et poésie, philosophie et chant, avec une performance chantée du *Poème de Parménide* prolongée jusqu'à Rossini et Offenbach.

Lui a succédé, après une journée inaugurale à la Maison des Cultures du Monde de Vitré, le colloque sur **Le Patrimoine culturel immatériel**, première rencontre interdisciplinaire, en France, sur cette notion qui, depuis dix ans, contribue à modifier les pratiques et les représentations des politiques patrimoniales. Il avait donc une forte coloration institutionnelle, rassemblant, qu'il s'agisse de fonctionnaires de l'UNESCO ou de représentants des différents pays, des chercheurs et administrateurs du patrimoine. Il s'est avéré plutôt difficile de fournir une définition au patrimoine culturel immatériel car, si les attentes se sont trouvées satisfaites, à un certain moment, par un texte de l'UNESCO, celui-ci a vite débouché sur une infinité de déclinaisons locales, et, comme cette fragmentation semble se poursuivre, la gouvernance en paraît de plus en plus délicate. Reste pourtant que ce colloque a mis en exergue la difficulté de saisir des objets culturels mouvants, en perpétuelle création, dont la "patrimonialisation" est issue de phénomènes complexes, et fait paraître combien les problèmes fondamentaux, du moins si l'on souhaite ne pas s'en tenir aux seuls experts, étaient d'ordre juridique plutôt qu'anthropologique. Il convient d'ajouter que les soirées avec l'Association La Loure et le conteur Albert Poulain, les visites autour des pêcheries de Granville et de son carnaval, ont largement concouru à rendre plus vivante une rencontre qui, très internationale, a su fortement s'ancrer, grâce au concours du Centre régional de culture ethnologique et technique de Basse-Normandie (Crécet), dans la réalité du patrimoine normand.

La saison s'est close sur la rencontre intitulée **L'Abbaye de Savigny (1112-2012), un chef d'ordre anglo-normand**, organisée par le Conseil général de la Manche et l'Université de Caen Basse-Normandie. Avec une vingtaine d'intervenants venus d'universités françaises (Caen, Rouen, Paris 4, Rennes 2) et britanniques (Lampeter et Swansea au Pays de Galles, Reading et Oxford en Angleterre), ainsi qu'avec le conservateur régional de l'archéologie de Basse-Normandie, elle a favorisé la mise en lumière d'un élément capital, jusque-là négligé, du patrimoine bas-normand. Ainsi a été soulignée la fondation de l'abbaye de Savigny en 1112, sa rapide et fulgurante expansion (en Normandie, en Angleterre, au Pays de Galles et en Irlande), avant d'être incorporée, en 1147, au monachisme cistercien. Les interventions ont repris l'aspect historiographique de la question et lancé des pistes à partir des sources archivistiques, hagiographiques et archéologiques longtemps laissées en friche. La parole a notamment été donnée à plusieurs doctorants, heureux de pouvoir partager leurs informations dans un cadre chaleureux, propice aux échanges. Ajoutons qu'une séance publique s'est déroulée à Saint-Lô, aux archives départementales de la Manche et qu'un concert en soirée a réuni les participants avec des habitants du canton autour de *L'Automne* de Vivaldi et d'autres pièces musicales. Ainsi ce colloque semble avoir constitué un prometteur point de départ pour des projets neufs et partagés par les chercheurs des deux côtés de la Manche.

S'agissant, enfin, des **autres informations**, j'ai l'agrément d'observer, d'une part, que cette année, plus encore que les précédentes, se sont développées des coopérations locales aussi bien dans le domaine éducatif (avec le Collège Anne Heurgon-Desjardins de Cerisy et le lycée Lebrun de Coutances) que dans le domaine culturel (tenue de certaines séances à Granville, à Hambye, à Saint-Lô, activités communes avec les habitants du voisinage), et que, d'autre part, s'est étendu notre partenariat avec la "Forge numérique" qui permet d'écouter, sur le site de l'université de Caen, quelques-unes des conférences présentées à Cerisy.

Il me faut également signaler, hélas, avec tristesse, la chute, au printemps, du beau chêne bicentenaire qui s'interposait entre le château et l'étang, suscitant par contre-coup certaines fissures dans les murs de l'ancien manoir du XVI<sup>e</sup> siècle, suivies d'un éboulement récent.

Enfin, l'information principale est l'ouverture, dans le bâtiment de la ferme, après trois ans passés pour obtenir les autorisations nécessaires, d'une **nouvelle salle de conférences**, avec un accès facile et un équipement moderne, laquelle va nous permettre, entre autres choses, de déployer une activité nouvelle, les *Entretiens de la Laiterie*, plus spécifiquement ouverts à nos partenaires de la Normandie et du grand Ouest.

Souhaitant que la vivacité intellectuelle, en sa diversité dont témoigne le présent aperçu, vous donne l'envie de revenir sous peu à Cerisy, je vous remercie de votre fidèle soutien, et vous adresse, avec toute l'équipe du Centre culturel, mes vœux les meilleurs pour l'année 2013.

Edith Heurgon  
Directrice du CCIC



PS : Vous trouverez sous ce pli, d'une part, le reçu à usage fiscal de vos dons et cotisations à l'Association pour **2012** et, d'autre part, une affichette pour la **saison 2013**, que je vous prie de bien vouloir, en vue de mieux faire connaître nos efforts, apposer en tout lieu adéquat.